

**L'ITALIEN ANARCHISTE À NICE
DANS LES RAPPORTS DE
POLICE À LA FIN DU XIXE
SIÈCLE : LA FIGURE
INTROUVABLE DU TERRORISTE**

Yvan GASTAUT

L'immigration italienne qui s'intensifie dans les Alpes-Maritimes à la fin du XIXe siècle est composée de familles et d'individus pour la plupart pauvres et ignorants¹. L'ensemble de ces migrants constitue une population docile et laborieuse, loin de prendre en considération les réalités politiques de la France et du Comté de Nice. Cependant, parmi eux, un petite minorité sans doute agités par un désir d'action et un sens de la rébellion assez peu commun, se montrent sensibles au militantisme politique révolutionnaire. Au sein de cette minorité de la minorité, un petit noyau de militants anarchistes est l'objet d'une attention soutenue de la part des Autorités et de la presse locale relayant l'inquiétude des azuréens quant aux conséquences de cette forme d'extrémisme venue de l'autre côté de la frontière.

Au cours de la première partie des années quatre-vingt-dix, dans un contexte d'insécurité et de psychose provoqués par des attentats perpétrés dans tout l'Hexagone, les méfaits de quelques agitateurs anarchistes de nationalité italienne sont rendus visibles par la bombe lancée par François-Claudius Koenigstein dit « Ravachol » au restaurant Very à Paris le 30 mars 1892² et l'assassinat au cours d'un défilé du président de la République Marie-François Sadi Carnot par Santo Ironimo Caserio venu de Turin³, le 24 juin 1894 qui engendre le vote des lois qualifiées de « scélérates » dont le but est de compléter l'arsenal répressif contre les menées anarchistes. En conséquence, la diffusion du stéréotype de l'Italien terroriste, poseur de bombe en choisissant la source spécifique des rapports de police⁴, n'est pas sans rappeler les vicissitudes les sociétés occidentales en proie à un terrorisme aveugle un siècle plus tard, favorisant la désignation de boucs émissaires en la personne des Musulmans assimilés à des délinquants naturels.

Durant cette période de tension à l'échelle nationale, l'anarchisme dans le département des Alpes maritimes est groupusculaire : quelques hommes issus du sous-prolétariat se limitant à de rares actes isolés et sans gravité ni conséquences⁵. Pourtant, l'image de l'Italien ne peut se départir de celle de l'anarchiste dangereux, occasionnant des pratiques de surveillance et des discours uniquement fondés sur des fantasmes et des préjugés véhiculés par les policiers au diapason de l'opinion locale. Il est vrai que présence de plus en plus massive de travailleurs immigrés italiens à la fin du XIXe siècle, représentant environ un quart de la population niçoise (19700 en 1881 soit 29 % ; 23300 en 1891 soit 26 % ; 22500 en 1896 soit 24 % ; 32600 en 1911 soit 24 %) ⁶, ne manque pas de provoquer des réactions xénophobes, notamment en matière de concurrence sur le marché du travail.

● L'anarchisme à Nice, une spécificité italienne ? (1884-1894)

Jusqu'aux débuts des années 1890, la police et la presse sont discrètes au sujet des activités anarchistes. La première trace se trouve dans un rapport de police du commissaire central de Nice⁷ le 29 septembre 1884 qui signale « un nommé Giacobi, chef d'un groupe anarchiste qui va demeurer à Nice »⁸. Ce constat est complété par un rapport du secrétaire

¹ Voir Stéphane Fabre, *La colonie italienne à Nice (1860-1914)*, Mémoire de Maîtrise soutenu sous la direction de Ralph Schor, université de Nice, 1987.

² Ravachol, né en 1859 à Saint-Chamond (Loire) ouvrier-teinturier de père néerlandais, et militant anarchiste, sera guillotiné le 11 juillet 1892 pour ses attentats.

³ Condamné à mort par la Cour d'Assises du Rhône, le 3 août 1894, Caserio est guillotiné le 16.

⁴ Voir également la base de donnée des ADAM sur les Italiens, élaborée à partir des expulsions de 1888 à 1931.

⁵ Ulysse Martinez, *Le mouvement anarchiste dans les Alpes-Maritimes, d'après les dossiers de police (1884-1904)*, Mémoire de Maîtrise soutenu sous la direction de Paul Gonnet, université de Nice, 1974.

⁶ Cf. Anne-Marie Faidutti-Rudolph, *L'immigration italienne dans le Sud-Est de la France, étude géographique*, Gap, Imprimerie Louis-Jean, 1964.

⁷ Il existe deux commissariats centraux situés dans les deux plus grandes villes Nice et Cannes. Leur rôle de centralisation en relation directe avec la préfecture est essentiel en matière de surveillance et de répression, d'où l'intérêt que représente leur fichier nourri par tout le réseau des commissariats de police du département.

⁸ ADAM, 4 M 488.

général de la préfecture, le 13 décembre 1884 sur le dénommé Sartoris, né en 1844 à Cocconato dans le Piémont, déclaré musicien et chef du groupe anarchiste « les fils de la misère » qui teint ses réunions rue Bavastro⁹. Ce groupuscule, dissident du mouvement socialiste révolutionnaire se serait constitué au printemps 1884, autour de cinq Italiens : Giacobi, Matteucci, Sartoris, Zavoli, Vannucci. Le groupe est rapidement disloqué en février 1885 avec l'expulsion des trois derniers vers l'Italie. Les raisons de l'expulsion sont simples : la police veut à tout prix empêcher ces Italiens de se rapprocher d'un noyau d'anarchistes niçois « constitué depuis peu » et qui en fait n'existe pas. La police poursuit une surveillance assidue des activités anarchistes sans grand résultat en 1885 et 1886.

Une seconde trace plus sérieuse de rassemblement anarchiste à Nice apparaît en 1887 avec la constitution d'un groupe évalué à une douzaine d'individus mieux organisé autour d'un chef, Giovanni Talchi, né en 1851 à Florence, venu à Nice en 1881 où il s'établit comme typographe : leur objectif est de faire de la propagande par voie de presse en éditant un journal *Lo Schiavo (L'Esclave)*¹⁰, présenté comme « socialiste-anarchiste », inspiré des théories de Michel Bakounine popularisées en Italie. Ce journal, rédigé en langue italienne semble être une feuille faite par des Italiens pour des Italiens. Mais sa vie est éphémère, faute de moyens et d'énergie suffisante : le premier numéro est distribué en août 1887 et le dernier en novembre de la même année. Cet échec plonge à nouveau les anarchistes de Nice dans une torpeur durable comme le note Giovanni Talchi une décennie plus tard en revenant sur son action : « Après la disparition du Schiavo, plusieurs camarades partirent de Nice et nous vécurent pendant plusieurs années une vie contemplative »¹¹.

La documentation disponible pour l'historien devient brusquement plus importante à partir de 1892 lorsqu'un fichier anarchiste est mis en place à la préfecture. Cette soudaine visibilité correspond à la montée de la peur des attentats anarchistes dans toute la France. A partir de cette date et pour deux ans jusqu'à l'assassinat de Sadi Carnot en 1894 dont l'une des conséquences est une vague d'expulsions massives d'Italiens, les Autorités locales se montrent prêtes à réagir au plus vite en cas d'activisme anarchiste. Si les velléités locales des Transalpins libertaires sont restées tout aussi faibles, si l'on en croit la presse et certains rapports de police, la ville de Nice semble infestée de terroristes venus de l'autre côté de la frontière, prêts à profiter de la moins inattention pour placer une bombe.

L'anarchisme à Nice reste une tendance ultra-minoritaire toujours limitée à quelques immigrants italiens. Entre 1892 et 1894, il n'existe aucun groupe anarchiste constitué en tant que sur la Côte d'Azur. L'unique tentative au cours de ces deux années n'est signalée qu'en novembre 1893 dans un rapport du Consulat d'Italie : « Les anarchistes italiens cherchent à s'organiser en groupe et augmenter les adhérents par un cercle d'études sociales qui tiendra ses réunions dans les buvettes, à commencer du premier dimanche prochain »¹². Cette tentative est sans le savoir, vouée à l'échec car trois mois plus tard, en janvier 1894, une première série de mesures d'expulsion décime les éléments anarchistes ou considérés comme tels de la population italienne en France et dans les Alpes-maritimes.

Sans groupement déterminé, sans local pour se réunir, le petit groupe des anarchistes de Nice ressemble davantage à une réunion d'amis repliés sur eux-même par crainte des indicateurs et de la menace permanente des expulsions. Les anarchistes se réunissent au domicile de deux d'entre eux acquis à leur cause. Le premier est Averado Gianneschi dit « bobo », né en 1859 à Pise. Arrivé à Nice en juin 1891, il ouvre une buvette rue de Villefranche qui devient le repaire d'une poignée d'Italiens activistes. En juillet 1894, le commissaire central écrit à son sujet : « Les anarchistes se donnent rendez-vous dans sa

⁹ ADAM, rapport rendu au préfet le 13 décembre 1884.

¹⁰ Aucun numéro de cette feuille n'a été conservé hormis le tract de présentation daté du 3 août 1887.

¹¹ ADAM 4 M, anarchistes, dossiers états divers n°3, socialistes italiens, lettre de Talchi, 1^{er} septembre 1899.

¹² ADAM 4 M, anarchistes, dossiers états divers groupes et réunions.

buvette. C'est là qu'ils viennent prendre un mot d'ordre et se rencontrer pour échanger et recevoir les instructions et leur correspondance. Gianneschi donne asile aux compagnons de passage et les cachent. Il faut croire que cette buvette est bien connue d'un certain monde de l'autre côté des Alpes, car c'est là que se rendent tous les malandrins »¹³. Le second est Robert Rolli, né à Bologne en 1850 et venu s'établir à Nice en 1885. Il est épicier, marié père de trois enfants : son magasin devient aussi un lieu de rassemblement. Une mention est faite sur son cas dans un rapport du commissariat général en 1893 : « Rolli est le chef du parti anarchiste à Nice. Il fait l'apologie de Ravachol à chaque occasion »¹⁴. Les commerces de ces deux Italiens sont bien connus des services de police à tel point qu'un agent de la sûreté publique est affecté en permanence devant la buvette de Gianneschi dès 1892. Un rapport du commissaire central du 7 juillet 1894 rend compte de cette activité : « Dans la soirée du 21 juin, l'agent Trucchi chargé de la surveillance de la buvette Gianneschi a surpris dans cet établissement dix anarchistes qui discouraient en langue italienne »¹⁵. Auparavant, une seule réunion tenue au domicile de Rolli avait motivé un rapport, le 11 décembre 1893. On y célèbre sous la forme d'applaudissements des attentats commis à Paris et on s'interroge sur l'opportunité d'organiser des actions à Nice. Mais si l'intention existe bel et bien, rien ne permet de dépasser le statut de marginalité et une impuissance chronique.

Le principe anarchiste « la propagande par le fait » est ainsi loin d'être mis en pratique à Nice où aucune destruction ni victime n'est à déplorer au cours de cette période d'activisme anarchiste et malgré une situation plutôt favorable dans la mesure où Nice est alors chargée d'explosif et de dynamite avec es travaux de doublement de la voie ferrée. Que font alors les anarchistes italiens sur la Côte d'Azur ? Ils se limitent à lire, placarder et manifester.

La lecture est la traduction d'une activité de formation inscrite dans la philosophie anarchiste : presse, brochures de propagande, écrits théoriques passent entre les mains des militants lettrés qui en rendent compte aux compagnons analphabètes. Ainsi Baudisson, Italien né en 1864 à San Remo, célibataire, boulanger installé à Nice depuis 1881 est « presque toujours en possession de journaux et de brochures anarchistes qu'ils commentent avec des camarades »¹⁶. Sur le plan des liens intellectuels, quelques amitiés se nouent avec des Français tel le Roquebilliérois François Guignonis, précurseur autochtone en la matière, né en 1865 et installé à Nice avec sa femme et ses deux enfants, dépositaire de plusieurs publications anarchistes. Ce dernier accueille à son domicile les Italiens les plus actifs pour leur dispenser une formation, servant d'intermédiaire entre la France et l'Italie en vue d'une hypothétique internationale anarchiste qui passerait par Nice.

Les anarchistes développent par ailleurs une activité d'inscriptions sauvages sur les murs des rues de Nice pour exprimer leurs opinions. Le 20 décembre 1892, Primo Antiglio, célibataire, marbrier né à Carrare en 1857 et arrivé à Nice en 1889 est arrêté en flagrant délit, en train d'écrire sur un mur « Vive l'anarchie, vive la révolution sociale, mort au Roi d'Italie », confirmant que dans l'esprit de nombreux Italiens anarchisme rime avec anti-monarchisme. Des graffitis anonymes annoncent parfois des explosions qui ne viendront jamais, telle le 11 janvier 1894 sur les bancs de la jetée-promenade : « Mort aux vaches, la jetée-promenade sautera dimanche ». Le 16 août 1894, une inscription sur une guérite située au pied d'un escalier conduisant au sommet de la promenade du Château prend fait et cause pour Caserio exécuté le jour même : « Vive l'anarchie, à bas les lâches ! Tuons tous les commissaires ! Vive les gratteurs ! A mort Casimir Perier (successeur de Sadi Carnot à la présidence de la République) ! Je suis anarchiste ! J'emmerde la police ! Vive Caserio et sa vengeance ! ». Ces modes d'expression éparpillés et désordonnés témoignent d'une

¹³ ADAM 4 M 502.

¹⁴ ADAM 4 M 513.

¹⁵ ADAM 4 M 1384, 7 juillet 1894.

¹⁶ ADAM 4 M 492.

organisation défailante, d'une absence d'unité aggravée par une impitoyable surveillance policière : les graffitis inscrits à la dérobée sont un moyen dérisoire de militantisme. Au-delà de l'inscription sauvage, quelques placards dont la spécificité était de reproduire des affiches venus directement de Londres ou de Paris sont apposés sur la Promenade des Anglais et la place Masséna en février 1893, d'autres en mars et en novembre. Le propos, général, porte sur les grandes orientations du mouvement anarchiste en France ou en Europe.

La seule manifestation rassemblant des anarchistes italiens se déroule à l'occasion de l'affichage le 6 juillet 1891 d'un manifeste signé par 12 personnes que la police fiche comme anarchistes. L'instigateur de la réunion est Giovanni Talchi présenté sous un sombre par les rapports de police : « D'un caractère violent, ses opinions sont des plus avancées. Il prêche l'avenir de l'anarchie avec virulence à ses compagnons de travail. Il est l'un des principaux chefs du parti anarchiste et reçoit chez lui des acolytes venus d'Italie qu'il héberge jusqu'à ce qu'ils aient trouvé du travail »¹⁷.

Les fiches de police sont une source précieuse pour dresser un tableau des milieux anarchistes puisqu'elles renseignent sur plusieurs années sur le sexe, l'âge, la profession et la situation de famille. Ainsi entre 1892 et 1894, 107 militants anarchistes sont fichés dans le département des Alpes-Maritimes. La plupart vivent à Nice (92), les autres à Cannes (6), Carnier (futur Beausoleil) (4), Saint-Martin Vésubie (3), Antibes (1) et Saint-Laurent du Var (1). Parmi ces 107 anarchistes recensés sur trois années, 98 sont Italiens, 8 sont Français et 1 est Suisse. L'anarchisme recrute ainsi dans les milieux transalpins en grande majorité. La surprise vient du fait qu'il ne s'agit pas seulement de jeunes célibataires, mais aussi d'hommes mûrs, pères de famille, bien intégrés à la vie locale. Sur les 98 anarchistes italiens, 50 sont célibataires, 21 sont mariés sans enfants et 27 sont mariés avec enfants. Nombreux sont des travailleurs immigrés aux activités diverses, manœuvre, ouvrier spécialisé, artisan dans le bois, l'alimentation, le bâtiment ou le fer, petit commerçant voire employé, quelques-uns sont sans profession, « vagabonds » ont une activité nomade (musicien ambulant, colporteur, journalier). Aucun n'occupe un poste à responsabilité ou une profession intellectuelle. 45 proviennent de Toscane, 37 de Ligurie-Piémont, 12 d'Emilie et 4 d'autres régions : ce découpage correspond aux foyers de l'anarchisme en Italie¹⁸.

Ces anarchistes subissent une forte répression dans la période 1892-1894, dans le contexte de développement du terrorisme en France. A l'issue de l'attentat de Ravachol à Paris, la police niçoise procède à une traque des anarchistes : 12 Italiens sont arrêtés entre le 27 avril et le 1^{er} mai 1892, plusieurs dizaines d'autres sont soupçonnés et placés sous surveillance serrée. Par exemple, le 1^{er} janvier 1894, à 5 heures du matin, dans plusieurs villes du département, la police entreprend des perquisitions chez 28 individus, tous Italiens¹⁹. Mais aucune arrestation : les personnes contrôlées au Carnier, Cannes, Mouans-Sartoux, Saint-Laurent-du-Var sont irréprochables²⁰. Le nombre d'expulsions progresse ainsi de manière spectaculaire au cours de cette période : 10 Italiens expulsés pour anarchisme en 1892 ; 38 en 1893 à la suite d'instructions ministérielles et d'initiatives préfectorales préconisant l'expulsion d'anarchistes étrangers ; 72 en 1894.

Au cours de ces trois années, l'amalgame entre « Italien » et « anarchiste » s'est largement renforcé, signe d'une italophobie de plus en plus partagée au sein de l'opinion azurée. Les mesures anti-anarchistes sont assimilées à des mesures à l'encontre de tous les Italiens. Pourtant l'activité anarchiste à Nice n'a pas connu plus d'intensité au cours de la même période comme le déplorent certains militants : l'un d'entre eux dans une carte postale adressée à des amis de Marseille affirme que les anarchistes à Nice sont « bons à rien » et

¹⁷ ADAM 4 M 516.

¹⁸ Cf. Enzo Santarelli, « L'anarchisme en Italie », in *Le Mouvement Social*, n°83, 1973.

¹⁹ ADAM 4 M, anarchistes, dossiers états divers, n°1, expulsion, 1894.

²⁰ ADAM 4 M 1329, 1894 et rapport du préfet 5 janvier et 12 février 1894.

qu'il n'est pas possible d'organiser quelque chose de sérieux²¹ ; dans le même sens, un Italien, Rosso est signalé comme excitant les ouvriers en déclarant « les anarchistes de Nice sont trop travailleurs et trop sérieux pour former un comité d'action »²². Giovanni Talchi dans une lettre saisie par la police en 1894, juge tout aussi durement ses compagnons : « plusieurs des nôtres furent expulsés, mais ce furent principalement ceux qu'on voyait toujours dans les buvettes faisant les révolutionnaires le verre à la main »²³. Manque de moyens, manque d'unité, d'organisation et de motivation, le mouvement anarchiste reste embryonnaire, contemplatif et spécifiquement italien à Nice, ce qui explique ses échecs. A travers cet exemple se pose la question de l'autonomie politique d'un mouvement social piloté par des étrangers sur le territoire français : son faible écho l'enferme dans une marginalité qui devient un carcan.

Ainsi, la plupart des complots signalés par la police sont imaginaires. A l'image de leurs concitoyens, les policiers ont cédé à une véritable psychose de l'acte terroriste, voyant des anarchistes partout, surtout personnifiés par les Italiens. A l'issue de la répression de 1892-1894, les rares militants anarchistes rentrent dans le rang ou quittent Nice : le mouvement entre en léthargie pendant quelques années.

• Des militants mieux intégrés, un anarchisme apaisé ? (1897-1904)

Après trois années de silence total, l'activité anarchiste reprend de manière larvée au sein de la colonie italienne en 1897. L'efficacité de la répression policière a porté ses fruits : aucune réunion, aucune manifestation ni altercation signalée.

Les anarchistes s'en tiennent à des activités de formation, de lecture, de discussion entre compagnons. En 1898, la seule découverte de matériel lors d'une perquisition chez un militant italien se limite à des livres : Henri Tricot *Confessions d'un anarchiste*²⁴ en français, Errico Malatesta, *Entre paysans*²⁵, en italien. Mibitz Cristofori, né à Arrone (Ombrie) en 1867, célibataire, est signalé comme « s'occupant beaucoup de propagande anarchiste par la distribution de brochures qu'il se fait adresser d'Italie et de Londres »²⁶. Une enquête du *Phare du Littoral* effectuée dans les milieux anarchistes niçois en 1897, confirme cet engouement pour la lecture et la méditation philosophique²⁷. Mélange de militantisme et de vagabondage, le colportage est une autre activité répandue chez les anarchistes italiens : elle s'adapte bien à la situation précaire de beaucoup d'entre eux comme Olympe Ballerini, installé à Nice en 1897 à l'âge de 45 ans pour fuir les condamnations des tribunaux italiens en raison d'un passé politique chargé. Dès son arrivée sur la Côte d'Azur, il vend des journaux anarchistes et socialistes italiens. Accusé par la police de faire une intensive propagande anarchiste dans les milieux italiens, il est reconduit à la frontière suisse en août 1900²⁸.

A partir de 1900, l'agitation dans les milieux italiens reprend grâce à des hommes nouveaux et dans le but de sortir de l'isolement, un rapprochement s'opère avec la Fédération Socialiste Révolutionnaire Italienne (FSRI) qui n'est pourtant ni révolutionnaire (malgré sa dénomination), ni terroriste. Des actions communes sont immédiatement envisagées, provoquant un amalgame entre socialistes et anarchistes dans la police et l'opinion, souvent incapable de distinguer l'appartenance politique des individus tant leur militantisme est confus, entre l'une et l'autre des organisations politiques révolutionnaires. L'alliance avec la FSRI bien structurée à Nice, offre aux anarchistes un cadre d'action pour « sortir du ghetto » :

²¹ ADAM 4 M 493, notice de renseignement fournie par le Consulat d'Italie en janvier 1893.

²² ADAM 4 M, anarchistes, dossiers états divers, n°3, socialistes.

²³ ADAM 4 M, anarchistes, dossiers états divers, n°3, socialistes.

²⁴ Henri Tricot, *Confessions d'un anarchiste*, Lyon, Edition Bichel, 1898.

²⁵ Errico Malatesta (1853-1932), *Entre paysans*, Paris, La Révolte, 1885.

²⁶ ADAM 4 M 497.

²⁷ *Le Phare du Littoral*, 16 septembre 1897.

²⁸ ADAM 4 M 491.

plus de moyens matériels, une meilleure organisation, une vie quotidienne plus simple. Les anarchistes participent même aux fêtes organisées par la FSRI : le 21 juillet 1900, une fête organisée par les socialistes italiens de Vallauris, accueille 30 compatriotes anarchistes venus de Nice ; quelques mois plus tard, le 11 octobre, un banquet commun d'anarchistes et socialistes italiens se tient au quartier Fabron à Nice ; le 13 mars 1901 pour commémorer le trentenaire de la Commune de Paris, les socialistes italiens invitent les anarchistes à un « punch conférence » à Nice ; enfin au restaurant Cuggia au quartier Saint-Sylvestre de Nice, le 1^{er} mai 1901, répondant à l'invitation du FSRI, les anarchistes manifestent leur présence en criant à plusieurs reprises, toujours préoccupés et tournés vers la vie politique italienne : « *Mort au roi ! Vive l'anarchie !* ».

Lorsque la police arrête un Socialiste, celui-ci commence par se défendre d'être anarchiste, averti de l'aversion des policiers pour ces militants considérés comme des terroristes et plus rapidement expulsés. Mais cette alliance n'est pas sans tensions : entre socialistes et anarchistes, il n'y a pas d'alliance réelle, une entraide tout au plus, car dans la durée, les différences de sensibilité resurgissent entre des socialistes légalistes, assimilés à une certaine tradition française et plutôt bien perçus par la police et l'opinion et les anarchistes révolutionnaires considérés comme des terroristes à expulser sans ménagement. Et même si la réalité n'est pas aussi claire, après quelques années, querelles, mésentente, scissions empêchent d'envisager une unification durable des tendances de gauche au sein de l'immigration italienne. En novembre 1903, une réunion d'un groupe d'une quinzaine de personnes composé de socialistes et d'anarchistes italiens se tient au boulevard de l'impératrice de Russie : un désaccord intervient au sujet sensible de l'action à mener en Italie pour renverser le Roi. Parfois l'opposition interne tourne à l'affrontement physique comme le 1^{er} mai 1904 lorsque à l'occasion d'une fête au quartier Saint-Sylvestre, anarchistes et socialistes en viennent aux mains à l'issue d'une altercation sur des sujets liés à la politique intérieure de l'Italie.

A l'occasion de la campagne électorale en vue des élections législatives en Italie, les groupes anarchistes de Nice manifestent une certaine vitalité, à l'image du groupe « Germinal » signalé à partir de 1904. Les militants se retrouvent désormais au café de Turin (ex-café de Rome), place Garibaldi, lieu bien plus visible que la clandestinité de la rue, du magasin ou du domicile. C'est dans ce café qu'une réunion importante, le 30 octobre 1904, est ponctuée par la rédaction d'un manifeste imprimé et unanimement approuvé. Aussitôt, les militants quittent le café de Turin en direction du théâtre Rizzo pour distribuer leur tract à la sortie du spectacle²⁹.

Deux hommes venus d'Italie sont les plus en vue : non seulement ils sont considérés comme des « meneurs » par la police, mais ils organisent également à leur domicile des réunions de travail. César Basso, né en 1878 à Gênes, est marié et père de deux enfants. Arrivé à Nice en 1899, il se fait d'abord embaucher comme garçon d'hôtel avant de parvenir à ouvrir une buvette, rue de Villefranche, qui devient très vite selon la police, « Le lieu de réunion des anarchistes italiens ». Toutefois, le bon comportement de César Basso, père de famille sans histoires, lui vaut d'être radié de la liste des anarchistes par la police³⁰. Philippe Mancini, né en avril 1867, Marié, cinq enfants est arrivé de Rome en juin 1898 pour y exercer la profession du peintre en bâtiments. La police se méfie de lui, influencée par plusieurs rumeurs le concernant : il est considéré comme un « militant dangereux » capable de fomenter des complots en se procurant des armes venus de réseaux transalpins. A l'inverse de son compagnon, la police le surveille de près.

A partir de 1903-1904, grâce à la fréquentation du FSRI, les anarchistes italiens parviennent à surmonter la difficulté qui les minait jusqu'alors : la structuration en entité

²⁹ Rapport du Commissaire spécial de Nice, 6 novembre 1904.

³⁰ ADAM 4 M 492.

collective. Cette évolution, signe de maturité, s'accompagne d'une meilleure intégration à la vie niçoise, mais aussi une ouverture en direction des Italiens des autres villes du département de Menton à Cannes. Les progrès dans l'implantation des anarchistes s'accompagnent de tout un réseau d'indicateurs transalpins qui jouent le « double jeu », se rapprochant des anarchistes pour mieux informer la police.

Les contacts avec les Niçois se développent aussi : compagnonnages avec des intellectuels, rapprochement des syndicats. Le cas de la grève générale de septembre-octobre 1903 est significatif dans la mesure où de nombreux anarchistes italiens y participent derrière Ventri, De Angelis, Motta et Agostinucci, suivant les préceptes de l'anarcho-syndicalisme dont l'idéologie se diffuse lors de la dernière décennie du XIXe siècle. Une stratégie concertée permet aux anarchistes de préparer et organiser l'action et la propagande que des Français exécuteront pour éviter les expulsions. Cet embryon de connivence entre Français et immigré traduit sans doute un changement du statut de l'Italien, moins précaire, plus proche de la classe ouvrière niçoise.

Pourtant, seuls les Italiens continuent à représenter l'anarchisme sur la Côte d'Azur : à cette période, on évalue le nombre d'anarchistes actifs à 60 parmi lesquels se trouve un noyau dur de 15 bien connus de la police et plusieurs dizaines voire une centaine de sympathisants³¹. Mais la vie du militant a changé : le combat d'homme à homme des années 1884-1894 a laissé place une décennie plus tard à un combat « classe contre classe » au sein duquel l'immigration italienne trouve toute sa place en gagnant une certaine respectabilité. Dès lors les plaintes des patrons diminuent, l'italophobie s'estompe pour quelques temps. La police se libère de ses fantasmes et ralentit nettement le rythme des expulsions. Curieusement cette mutation provoque la disparition quasi-totale de velléités anarchistes au sein de la colonie italienne : beaucoup rejoignent les rangs socialistes. La police n'attache plus guère d'importance à cette forme de terrorisme désormais maîtrisée à l'échelle nationale.

L'anarchisme reste donc un phénomène urbain niçois quasi-uniquement italien limité dans le temps à deux décennies, entre 1884 et 1904, période durant laquelle à une autre échelle, les idées anarchistes connaissent un indéniable succès. L'étude de ce militantisme groupusculaire pose le problème de la marginalité des immigrés dans le tissu niçois à la fin du XIXe siècle dans ses expressions politiques. Toute action est efficacement entravée par la police qui, gagnée par la psychose des attentats, déploie un imposant dispositif de surveillance. Mais l'Italien terroriste omniprésent dans les esprits reste introuvable à Nice : la réalité de la population italienne est plutôt celle d'une immigration pauvre, dominée socialement et culturellement.

La tentative de faire de Nice une plate-forme d'agitation au sujet de la vie politique italienne a échoué dans la mesure où les masses italiennes des Alpes-maritimes, sous stricte surveillance n'ont pas été disposées à adhérer à un radicalisme revendicatif. L'anarchisme n'est qu'un avatar de la misère italienne, sans influence sur la vie politique locale, mais stimulant l'imaginaire xénophobe d'une partie de l'opinion azurélienne.

³¹ Ulysse Martinez, *op.cit.*